

Chronique Romande

Autor(en): **Fosca, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): **12 (1944-1945)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-759383>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHRONIQUE ROMANDE

PAR FRANÇOIS FOSCA

Les lecteurs de *Suisse contemporaine* n'ont pas manqué, en ouvrant le dernier numéro, d'être assez étonnés. Un éditorial leur a annoncé, en effet, que *Suisse contemporaine* et *La Suisse littéraire* «ont décidé d'unir leurs efforts et leurs ressources». Or, *La Semaine littéraire*, ressuscitée il y a deux ans par le délicieux poète Gilbert Trollet, a malheureusement cessé de paraître au bout de quelques mois. Aussi est-il plutôt surprenant qu'elle s'unisse à *Suisse contemporaine*... Il y a, dans ce mariage avec une morte, quelque chose de macabre et d'inquiétant, qui rappelle certaines ballades romantiques allemandes. La *Lénore* de Bürger n'est-elle pas fondée sur un thème analogue?

Ce serait pourtant une erreur de découvrir là de funestes présages, et de se représenter *La Semaine littéraire*, blafarde et drapée dans un linceul, entraînant *Suisse contemporaine* vers une tombe béante. Bien loin d'épuiser *Suisse contemporaine*, cette union semble lui avoir communiqué une vie nouvelle, de lui avoir donné les couleurs qui lui faisaient défaut. Car on est en droit de reconnaître, au risque de passer pour un esprit frivole — crime impardonnable aux yeux de certains — que depuis sa fondation, *Suisse contemporaine* a affirmé une tendance à l'austérité qui n'a fait que s'accroître de numéro en numéro. Il n'était plus guère question, dans ses sommaires, que de morale, de métaphysique et de politique; et la littérature pure, j'entends celle qui ne se donne pas pour première préoccupation de faire la leçon au prochain, n'y tenait qu'une place des plus restreintes.

En feuilletant ce numéro de juin de *Suisse contemporaine*, on respire un air plus léger, car la littérature n'y est plus traitée en parente pauvre, en Cendrillon. Si l'allégorie n'était pas aujourd'hui un genre périmé, ce qui est bien regrettable, on souhaiterait que quelque peintre traitât le thème suivant: «Le poète Gilbert Trollet amène les Muses aux noces de *Suisse contemporaine* et de *La Semaine littéraire*.» Comme les peuples primitifs avaient raison de penser que les poètes étaient des magiciens!

Ce numéro de juin n'a pas apporté aux lecteurs de *Suisse contemporaine* que des motifs de se réjouir, mais aussi une véritable pomme

de discorde. Je veux parler de l'article de Winifred Katzin *René Morax ou la Probité*. Il a suscité des réactions assez vives, qui se sont manifestées dans la *Tribune de Genève* et dans *Curieux*; et il est certain qu'il y avait de quoi.

A lire Mlle Katzin — qui n'est pas d'une lecture facile, car elle s'exprime dans un style confus et tortueux —, en Suisse romande, les auteurs dramatiques, les critiques, les directeurs de théâtre, le public, tout ne serait que de la dernière médiocrité. «Dans le tas (des pièces d'auteurs romands), il n'y a pas une seule idée originale, ni une trace de cette virtuosité qui, dans le théâtre, peut tenir si gracieusement lieu d'un talent plus substantiel.» Voilà qui est net; et voici ce qui ne l'est pas moins: «En Suisse romande, la carence des théâtres a été tout aussi complète que celle de la critique, du public et des écrivains.» Mlle Katzin reconnaît qu'il y a bien Gehri, mais elle ne lui concède un certain don du comique qu'en traitant ses œuvres de «bonnes gaudrioles inoffensives».

Ainsi, le théâtre, en Suisse romande, ne serait qu'un désert, un monde mort et inhabité comme la lune, si Mlle Katzin n'y avait découvert, solitaire, un auteur dramatique de génie: René Morax.

Entendons-nous bien; si je m'élève contre les affirmations de Mlle Katzin, ce n'est nullement par mépris de René Morax et de son art, mais à cause de l'excès des louanges qu'elle lui décerne, et de leur maladresse. Car exalter si bruyamment Morax ne peut que le desservir, et auprès du public, et auprès de ses confrères. Sans compter que Mlle Katzin choisit, pour entonner son dithyrambe, le moment où Morax vient de donner ce *Charles le Téméraire* dont on doit bien reconnaître que ce n'est pas le meilleur de ses ouvrages. René Morax a bien des fois fait preuve de son talent d'auteur dramatique, et c'est à son intelligence et à son zèle que l'on doit le Théâtre du Jorat, cette réussite unique. Mais de là à le traiter de «génie»... Mlle Katzin, qui semble avoir beaucoup lu, me paraît n'avoir jamais ouvert les *Fables* de La Fontaine. Je lui en recommande une, qui s'appelle *L'Ours et l'Amateur de jardins*. Quant à René Morax, il ne m'a fait aucune confidence; mais tel que je le connais, je doute fort qu'il ait apprécié cet éreintement féroce de ses confrères, et que ces coups d'encensoir lui aient causé un bonheur sans mélange. La louange plaît toujours; mais exagérée, elle offense.

Je n'ai pas la place d'entrer dans le détail des motifs qu'invoque Mlle Katzin pour justifier le haut rang où elle place Morax. Mais rien que le titre de son article, *René Morax ou la Probité*, inspire la méfiance. Il est étrange de résumer les dons d'un auteur dramatique par une vertu qui ressort bien plus à la morale qu'à l'esthétique. Aurait-on l'idée de louer par-dessus tout la probité de Sophocle, de

Shakespeare, de Racine, de Molière? Ce serait ridicule. Mlle Katzin me paraît plus exaltée que douée de sens critique.

Pendant longtemps, à cause du public restreint auquel ils s'adressaient, les éditeurs de la Suisse romande n'ont qu'assez peu tenté de lutter avec leurs confrères de la Suisse allemande dans le domaine du beau livre d'art. Mais les temps ont changé, et deux ouvrages qui viennent de paraître l'attestent.

En apparence, il n'est pas de genre littéraire plus facile que les impressions de voyage. Il suffit de prendre des notes, et de raconter ce que l'on a vu en s'aidant de quelques guides et ouvrages documentaires, historiques, etc. Ainsi, on arrive sans beaucoup de peine à composer un livre passable. Mais si l'on veut viser plus haut, faire saisir au lecteur ce qu'ont de particulier les paysages, les habitants, les mœurs d'une région, il est nécessaire de posséder une vision originale des choses, une forte culture, et des idées personnelles. On trouve tout cela dans *Les Constantes de l'Art tessinois*, d'Alexandre Cingria; plutôt qu'une thèse érudite, c'est le monologue savoureux d'un artiste au regard pénétrant, qui connaît à fond son sujet et qui surtout l'aime. Le Tessin, cette fenêtre de la Suisse qui s'ouvre sur la Méditerranée, ne pouvait trouver un meilleur guide que Cingria; d'autant que son livre s'accompagne de croquis de l'auteur et d'Emilio Beretta, et de très belles photographies.

C'est aussi un voyage que nous proposent Pierre Cailler et Henri Darel avec leur *Catalogue illustré de l'œuvre gravé et lithographié de Maurice Barraud*; mais un voyage dans le temps, puisque grâce au soin et au zèle des auteurs, nous suivons pas à pas l'évolution du remarquable graveur qu'est Barraud. Un tel livre fera la joie de ceux qui recueillent dans leurs portefeuilles ses eaux-fortes et ses lithographies; car ils y trouveront tous les renseignements qui peuvent leur être utiles. Mais ce bel ouvrage constitue aussi une monographie de Barraud graveur, qui doit enchâter tous les amateurs d'art. Chaque estampe étant reproduite, nous voyons comment peu à peu les dons de Barraud se sont affermis et épanouis, comment il a par étapes acquis son sens de la forme, son écriture, sa compréhension étonnante de la femme. Quel progrès, depuis ses premières planches, au trait crispé, raidi, et qui lancent comme un défi leurs puérides accusations contre la société et les mœurs! Une fois de plus, on constate qu'avec l'âge, l'art des bons artistes gagne en apaisement, en acceptation; tandis que ce sont les artistes médiocres qui s'aigrissent et qui donnent des fruits amers. Un ouvrage tel que celui-là, film à l'accélération de trente-cinq ans de gravure, fournirait la matière de bien des pages de réflexions.